Le Soir
PANORAMA
Le Soir sur Internet :
http:www.lesoirdalgerie.com
E-mail :
info@lesoirdalgerie.com

Camus était-il algérien ?

Par Maâmar FARAH
maamarfarah20@yahoo.fr

Si rien ne permet d'affirmer qu'Albert Camus fut un «ultra» de l'Algérie française, ce n'était pas non plus un chaud partisan de l'indépendance. Le journaliste montra certes des signes de sympathie avec les autochtones de l'époque dont il décrivit longuement les déplorables conditions de vie dans des reportages publiés dans *Alger Républicain*. Mais lorsque la guerre de Libération s'imposa à tous, il prit soin de ne pas se «mouiller» d'une manière directe. Portant, au plus profond de lui-même, ces contradictions qui le déchiraient et qu'il n'arrivait pas à transcender tout au long de sa vie, il resta en marge du formidable élan de solidarité qui mobilisa les plus grandes plumes hexagonales de gauche. Le pied-noir, fidèle à son camp, n'était pas prêt à soutenir ceux d'en face ! Rappeler ces vérités historiques pour mettre un terme à l'amalgame et aux manipulations ne doit pas nous empêcher d'accorder sa juste place à l'écrivain Albert Camus dans le panthéon de la littérature française ou francophone. L'homme a considéré, à un moment précis de l'histoire mouvementée de sa communauté, qu'il ne pouvait pas trahir les siens. La suite de cette même histoire, à laquelle il n'assistera pas puisqu'il meurt avant l'indépendance, a rétabli le peuple algérien dans ses droits, grâce aux sacrifices suprêmes et aux pires souffrances de ses enfants.

Camus a produit une œuvre monumentale, celle qui trône au premier rang des créations littéraires francophones du siècle dernier et qui restera comme le meilleur témoignage des grandes interrogations existentielles nées au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, avec un roman capital : *l'Etranger*. Le second conflit mondial qui avait installé l'horreur au cœur du continent européen l'écœure à tel point qu'il fait apparaître chez lui des doutes amers et des réflexions teintées de pessimisme sur la condition humaine et le sens de la vie.

L'Etranger reflète l'ambiance de cette époque de doutes sur l'avenir d'une humanité éreintée par deux guerres particulièrement éprouvantes.

Fille de cette tumultueuse époque, la société moderne aux contours encore indéfinis, ressentait un mélange de joie immense, provoquée par la Libération, et d'inquiétantes incertitudes face à l'avenir. Le mouvement littéraire nouveau, dont les philosophes étaient les chefs de file, portera au plus haut point cette anxiété collective. La réponse apportée par ces intellectuels, si elle baignait encore dans l'atmosphère littéraire de l'entre-deux-guerres, modela peu à peu une idée nouvelle se situant aux antipodes de l'aboutissement dialectique : l'absurde. Dans *l'Etranger*, son œuvre maîtresse traversée de bout en bout par cette philosophie de l'absurde, l'auteur promène un personnage d'une modernité troublante, un homme en rupture totale avec le passé, rejetant tout l'héritage moral qui avait marqué ses prédécesseurs pour proposer une autre manière de voir le monde. Camus dresse le portrait de l'homme contemporain, insensible et détaché mais rarement calculateur. D'ailleurs, au cours de son procès, il ne fera rien pour se défendre, assistant en simple spectateur à sa mise à mort. Il nous propose de décrypter un autre message : cet homme gagne sa liberté en allant jusqu'au bout de la vérité, en refusant la fausseté et la mystification.

Mais, cette quête de liberté ignore les justes revendications des «Autres», ces marginaux vivant au ban de la société bienheureuse et prospère des colons, ces affreux, sales et méchants qui croupissaient dans les bidonvilles. Le romancier en route vers le Nobel a trahi le reporter d'*Alger Républicain*. Et lorsque Meursault tue l'«Arabe» venu venger sa sœur, frappée par son amant qui n'est autre que l'ami du héros, il n'a même pas conscience de la gravité de son crime puisqu'il expliquera son geste par «le soleil et la lumière» qui l'avaient ébloui. Rien que pour ça, quatre balles de revolver sont tirées de sang froid sur un type qui ne mérite même pas son statut d'Algérien : un simple «Arabe»…

Meursault avait la liberté du colon qui pouvait tuer impunément un Arabe ! Il sera condamné à mort, non pas pour ce crime, mais pour ne pas avoir pleuré à la mort de sa mère ! Que représente la vie d'un Algérien pour un tribunal préoccupé par un crime plus grave : celui d'un homme qui a osé perdre ses larmes ? Pourtant, ces indigènes au regard haineux, ces frères «voyous» qui viennent venger l'honneur de leur sœur, seront tellement poussés dans leurs derniers retranchements, tellement ignorés, déshumanisés, appauvris, réduits à l'esclavage et à l'arriération ; tellement exploités et réprimés qu'ils se réveilleront pour arracher, dans le sang et la douleur, une part de leur liberté spoliée. Dommage que Camus n'ait pas compris leur message et qu'il ait choisi le confort du «patriotisme» b.c.b.g. («entre la justice et ma mère, j'ai choisi ma mère !». Malgré ses explications, certains ont compris qu'il parlait aussi de son autre mère : la France) au grand appel d'émancipation du peuple, dans cette Algérie meurtrie et toujours rebelle à laquelle il reste, malheureusement, étranger.

Le week-end à Tipaza, l'amour des jolies filles et le farniente sous le soleil éblouissant de la Méditerranée ne suffisent pas à façonner cette «algérianité» qu'on tente de lui coller à titre posthume ; ces ingrédients très «carte postale», juste bons pour réveiller la nostalgie chez ceux qui regrettent le «paradis perdu», ne suffisent pas à authentifier l'appartenance à une terre dont il n'a saisi que de superficiels lieux communs, semblables à ceux qu'emportent les touristes dans leurs bagages... L'«algérianité» est un choix, elle est ou elle n'est pas ; et ce choix se fait dans le déchirement, dans la douleur et le sang, parfois dans la mort, mais aussi dans la joie et l'espoir, dans la conscience d'appartenir à cette communauté perpétuellement soumise aux soubresauts brutaux de l'Histoire, mais jamais asservie, jamais découragée, puisant aux fins fonds de son Histoire millénaire ces réserves et cette énergie qui lui ont permis maintes fois de venir à bout de ses conquérants ! Etre algérien, c'est plus que des clichés et une certaine idée de l'art de vivre chez les pieds-noirs, c'est même plus qu'un drapeau et un hymne national ou une histoire officielle ; c'est ce sentiment inébranlable d'être lié à jamais à cette terre des Amazighs, les hommes libres.

Nous ne sommes pas algériens par notre passeport ou notre carte d'identité ; nous le sommes par nos idées et nos actes, par notre engagement collectif à lutter pour la liberté, la justice et la fraternité. Dihya, connue sous le nom d'El Kahina, était juive, Chaulet était chrétien, Audin était communiste, Boudiaf était musulman ; c'étaient des Algériens à part entière. Ils avaient ce que n'a pas Camus : ils ne se sont jamais posé la question de choisir entre «la justice et leur mère» car leur mère, l'Algérie, ne pouvait être, à leurs yeux, autre chose que la liberté et la justice.

M. F.

POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

hlaalam@gmail.com

Par la dague tu as tué, par le glaive tu mourras !

Abdekka daigne enfin lever le petit doigt pour Belkhadem. Oh ! Zut ! C'est pas…

… L'bon doigt !

D'accord ! Je vous comprends parfaitement. Vous allez me dire «quoiiiii ? Encore l'Empastillé ?» Et vous auriez raison de me reprocher de vous bassiner avec Abdelaziz II, ces derniers jours. Alors, promis, wallah que c'est la dernière, à moins bien sûr que Belkhadem n'arrive à se porter candidat à la direction du FLN, à moins qu'il ne réussisse à se faire réélire à ce poste, et bien évidemment, à moins que l'H.M.O.A, l'Homme qui Murmurait à l'Oreille de l'Ambassadeur, ne prenne la place d'Abdekka au Palais. Promis, juré, craché par terre et sur tout dressing qui contiendrait des tenues soudanaises. Vous allez comprendre pourquoi il m'était impossible de ne pas remettre sur le tapis mité Belkhadem. Le sieur a osé une interview dans les colonnes du journal arabe *Echark El Awset*. Et dans cette interview, l'Empastillé nous sort un truc incroyable de culot et de mauvaise foi. Il a dit ceci : «Lors de ce Comité Central, j'ai été trahi !» Mon Dieu ! Il a été trahi ! Judas se plaignant d'avoir été blousé ! Langue fourchue qui reproche à ses vipères de copains de l'avoir doublée ! On aura tout vu et surtout tout entendu et lu. Et c'est le même môssieur se plaignant aujourd'hui, toute honte bue jusqu'à la dernière goutte ronchonne, d'avoir été trahi qui, en 2004, lors de ce conclave des «traîtres» tenu aux portes du désert, à Laghouat, plongeait sa dague dans le dos de Ali Benflis. L'Empastillé a-t-il oublié cette loge de comploteurs qui s'étaient réunis dans une salle surchauffée, parce que non climatisée, et qui avaient écrit une nouvelle page dans le traité gluant et puant de «traîtrise humaine» ? S'il a des trous de mémoire, il m'est loisible de la lui rafraîchir en lui faisant parvenir gracieusement l'enregistrement vidéo de cette triste assemblée des Double-Face. Mais à la limite, que Belkhadem ait trahi, ait manœuvré bassement, ait épuisé les derniers crédits d'une dignité prépayée, ça ne me scandalise pas. C'est dans la pointure du bonhomme. Par contre, que ce même intrigant vienne aujourd'hui se plaindre qu'on lui ait fait subir ce qu'il appliquait lui-même aux autres, ça en devient lamentable, visqueux de fatuité. Comme tu as traité, tu es aujourd'hui traité ! Tu te serais retiré, avouant même à voix basse «j'ai toujours manigancé. En 2004, ça a marché. Cette fois-ci, je l'ai dans le baba !», personne au fond ne t'en aurait vraiment voulu avec acharnement. Les gens t'auraient juste demandé un petit truc : te faire oublier définitivement. Disparaître. Fondre. Te dissoudre. Libérer l'air. Mais non ! Toi, l'homme du conclave des Judas, tu te plains ouvertement qu'il puisse y avoir plus judas que toi. Un comble ! Je fume du thé et je reste éveillé, le cauchemar continue.

H. L.